

[Lettre d'un lecteur]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 24

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pasteur Girard, après laquelle neuf cents voix enfantines et douces chantèrent en chœur ce psaume magnifique :

« Il faut, grand Dieu, que de mon cœur,
La sainte ardeur te glorifie;
Qu'à toi des mains et de la voix,
Devant les rois je psalmodie.
J'irai t'adorer, ô mon Dieu,
En ton saint lieu,
D'un nouveau zèle,
Je chanterai ta vérité
Et ta bonté
Toujours fidèle.

.....
.....

Ce psaume chanté, M. Girard prononça un discours des mieux sentis, dans lequel il adressa aux écoliers de vifs encouragements, des exhortations amicales, et, à leurs parents, de bienveillants conseils.

M. le président de la commission des écoles prit ensuite la parole pour faire ressortir toute l'importance que la municipalité de Lausanne attache à l'instruction. Pour l'aider dans sa tâche, il faut que parents et enfants fassent preuve de bonne volonté, car les progrès sont encore lents, et ce n'est qu'avec beaucoup de persévérance et de sacrifices qu'on obtiendra une amélioration réelle et durable dans nos écoles. M. Daccord adressa en outre des remerciements aux instituteurs et institutrices pour le dévouement et l'intelligence qu'ils mettent dans l'accomplissement de leur mission difficile.

Le discours de M. Daccord fut suivi de la distribution d'environ 200 prix délivrés avec une scrupuleuse impartialité, en tenant compte des succès obtenus dans les examens, de la conduite et de la bonne fréquentation.

Un nouveau chant termina cette cérémonie, et les élèves, rangés en cortège, et accompagnés de leurs instituteurs, se rendirent, musique en tête, sous la Grenette, où une collation leur fut offerte, grâce aux soins dévoués de quelques personnes qui en avaient pris l'initiative.

Telle a été cette petite fête, qui laissera dans bien des cœurs d'agréables souvenirs et portera d'heureux fruits pour l'avenir.

L. M.

—————
Lutry, le 1^{er} mai 1865.

Au commencement de l'hiver dernier, le conseil de paroisse, sur l'invitation de notre honorable pasteur, décida la fondation d'une bibliothèque communale et populaire; un comité fut nommé par la municipalité pour aider le conseil dans sa tâche, chacun se mit à l'œuvre avec entrain et bonne volonté et la bibliothèque s'ouvrait au public de Lutry, le dimanche 24 janvier, avec un petit nombre d'ouvrages, il est vrai, mais qui ne tarda pas à s'augmenter rapidement, car elle possède actuellement environ 400 volumes. Nous devons remercier le conseil de paroisse d'avoir pris

l'initiative de la chose et surtout les personnes généreuses qui, par des dons, soit en livres, soit en argent, ont puissamment contribué à la fondation de notre bibliothèque. Ceci peut servir d'exemple et d'encouragement aux petites localités qui sont encore privées d'une institution aussi agréable.

La distribution des livres a lieu chaque dimanche, pendant une heure, après le service divin; à ce moment il est facile de s'apercevoir que le goût de la lecture n'est pas mort chez nous, en voyant le grand nombre d'abonnés des deux sexes qui vont échanger leurs volumes. — Pendant la distribution, des conversations familières s'engagent entre lecteurs et lectrices sur la valeur des ouvrages et sur le mérite des auteurs et il serait à souhaiter que plusieurs de ces derniers puissent de temps en temps venir nous faire visite pour entendre, par fois, des appréciations littéraires et morales simples, mais pleines de bon sens, sur leurs ouvrages.

Agréez, etc.

M. M.

Voici une leçon qu'a cru devoir nous donner un Monsieur, dont nous tairons le nom, dans une lettre qui dénote une susceptibilité par trop ridicule :

Messieurs,

Je lis avec plaisir, en général, votre petit journal, qu'un de vos abonnés *me fait passer* par complaisance. Et ce que j'aime surtout dans cette publication, c'est le bon esprit, l'esprit religieux et moral qu'il respire, est une forme un peu légère, il est vrai, mais qui n'est pas que plus propre à faire du bien à un certain nombre de vos lecteurs.

Nous croyons, en effet, Monsieur, que vous lisez avec plaisir notre journal, qui ne vous coûte rien, et que « ce que vous aimez surtout dans cette publication, » ce n'est pas seulement « l'esprit religieux, » mais le bon marché.

Mais pourquoi donc, je vous en prie, Messieurs, sortiriez-vous de la marche que vous avez suivie jusqu'à présent, et de l'esprit qui anime votre journal, en y insérant des articles tels que celui intitulé : *La farine de longue vie?*... Cet article renferme d'un bout à l'autre des absurdités choquantes et de mauvais goût, des fables ridicules, et, plus que cela, de véritables impiétés, comme par exemple ce qui est dit de Méthusalem, de Jonas et de Job, surtout ce qui concerne ces deux derniers.

Eh bien, Monsieur le grondeur, nous désirons aussi beaucoup vous voir « sortir de la marche que vous avez suivie jusqu'à présent, » en vous abonnant au *Conteur*; cela aurait bien meilleur grâce que de vous le « faire passer » par des amis. Quant aux « absurdités, » aux fables de mauvais goût, » il faut avoir l'esprit singulièrement tourné pour les prendre en mauvaise part, et nous doutons que votre plume ait jamais rien produit d'aussi spirituel que l'article en question. Est-ce que son auteur pouvait prendre des exemples de longévité humaine dans notre génération?... Certes, vous qui habitez à Lavaux, vous devez savoir mieux que nous encore qu'on ne vit plus aussi longtemps que les patriarches; nous buvons trop de petit blanc. Du reste, pour

vous prouver que nous n'avons offensé personne, c'est qu'un des descendants (en ligne directe) de Méthusalem vient de s'abonner au *Conteur*, pour un an, bien qu'une de ses amis lui ait offert de le lui « faire passer. »

Ici continue une critique détaillée de l'article incriminé, après quoi Monsieur le sermonneur termine en disant :

Voilà ce que je tenais à vous dire sur ce malheureux article de votre journal, etc... Je ne demande pas l'insertion de ma lettre, mais seulement que vous veuillez la prendre en bonne part et la mettre à profit pour la suite.

Nous croyons que votre lettre est maintenant plus « malheureuse » que l'article qu'elle condamne. Vous êtes bien modeste, Monsieur, de ne pas en exiger l'insertion, mais nous regretterions de ne pas donner à nos lecteurs quelques fragments de votre prose sententieuse. Vous voyez que nous l'avons « prise en bonne part, » et que nous l'avons mise « à profit. »

Une ascension de montagne.

(Suite.)

Nous partons pour Wimmis. Il est environ dix heures ; la chaleur est forte, quoique tempérée par une légère brise. Au ciel, quelques nuages seulement ; les uns se promènent sur les flancs de la montagne, les autres sont stationnaires et nous cachent le sommet. Comme le Pilate, le Niesen sert de baromètre aux gens de la contrée, et annonce le mauvais temps lorsqu'il a mis son chapeau, c'est-à-dire lorsque sa partie supérieure est entourée de nuages. Ceux que nous y apercevons ont l'air peu dangereux et ne nous causent pas d'inquiétude. Un vieux campagnard que nous questionnons en chemin n'ose pourtant pas nous promettre le beau temps.

C'est à Wimmis que la montée commence, montée qui nécessite une marche de quatre ou cinq heures. Je ne vous dirai pas au prix de quelles fatigues nous atteignîmes l'hôtel de Niesen. Tout alla bien pendant la première moitié du chemin. Celui-ci n'est pas trop pénible et promène ordinairement ses sinuosités sous l'ombrage de la forêt. Aussi, pendant deux heures, sommes-nous pleins de gaieté et de courage. Parfois nous nous arrêtons au bord du sentier et les échos répètent avec nous les refrains du *Commersbuch* de B. Mais une fois le chalet de l'Unterstalden dépassé, le sentier devient plus rapide, il n'y a plus d'ombre, plus d'air, un soleil atroce semble se moquer de nous en nous poursuivant avec acharnement de ses rayons les plus brûlants, la soif et la fatigue nous accablent, le découragement le plus complet ne tarde pas à nous prendre. Nous montons toujours, mais machinalement, comme poussés par des ressorts ; on ne parle ni ne chante ; de temps en temps seulement on s'arrête pour reprendre haleine, essayer la sueur qui ruisselle sur nos fronts et pour maudire et les montagnes et la sottise envie qui nous a conduits là. Mes deux compagnons surtout, qui en étaient à leur début en fait de courses alpestres, semblaient vraiment au désespoir.

Enfin l'horizon commence à s'étendre, on devine le sommet, les montagnes s'abaissent autour de nous, le sentier, moins rude, nous montre ses dernières courbes : voici l'*Hôtel sur le Niesen* !

Hôtel est ici un terme passablement prétentieux ; le bâtiment qui s'offre à nous est petit, bas et simple comme une maison de village. Il n'en est pas moins le bien-venu et nous le saluons par de formidables hurrahs.

Partis à onze heures de Wimmis, nous arrivions à quatre heures. J'avais craint de ne pas trouver de place à l'hôtel, mais il n'y était encore monté qu'un ou deux voyageurs.

Maîtres de la chambre n° 1, nous commençons par prendre deux heures d'un repos devenu très nécessaire. Wilhelm et Carl sont bientôt plongés dans un sommeil si profond que rien ne peut l'interrompre. Ce n'est pas que le silence règne dans l'hôtel, tant s'en faut. Toute une caravane de campagnards, que nous avons vue

graver le Niesen par le sentier de Frutigen, arrive en chantant, et dans cette maison presque toute en bois, rien ne vous protège contre le bruit. Je suis le seul à m'en apercevoir, car le sommeil ne veut rien de moi. De la fenêtre, je vois bientôt apparaître l'Anglais et sa fille, celle-ci sur le dos d'un mulet, puis le guide Jacob Staehli.

A six heures, je réveille mes camarades et nous sortons. En montant, la fatigue nous avait ôté toute idée de contempler le magnifique panorama qui s'étendait au loin tout autour de nous. Il fallait nous hâter si nous voulions jouir de la vue ; le jour baissait et dans le fond des vallées surgissaient d'épais brouillards qui, s'élevant peu à peu, menaçaient de venir nous priver d'un plaisir payé assez cher.

Bien enveloppés dans nos shalls, car le froid devenait de plus en plus vif, nous nous dirigeons du côté du sommet, situé à une vingtaine de pieds au-dessus de l'hôtel et à cinq minutes de celui-ci. Le Niesen se termine en pointe, de telle sorte que peu de personnes peuvent trouver place sur l'étroit plateau qui en forme la cime. Le sentier par lequel on l'atteint, depuis l'hôtel, longe le bord oriental de la montagne ; à gauche, on a une petite paroi de rochers ; à droite, l'œil plonge presque perpendiculairement dans la vallée.

Sur le sommet se trouvaient déjà M. T. Williams Turner et miss Mary, sa fille (en sortant nous avions ouvert le livre des voyageurs pour satisfaire notre curiosité), tous deux assis sur l'un des bancs que l'on a placés là.

Je ne saurais tenter de décrire le spectacle grandiose que nous avons devant les yeux, ni de rendre les sensations qu'il éveillait dans nos âmes : ma plume est trop inhabile. Dominant la plaine d'une hauteur d'au moins 5,000 pieds (le Niesen s'élève à près de 7,500 pieds au-dessus de la mer), d'un côté on jouit d'une vue très étendue sur le canton de Berne, jusqu'au Jura, tandis que tout près de nous se déploie la nappe bleu-verdâtre des lacs de Thoun et de Brienz ; de l'autre, s'élèvent en face les hautes cimes des Alpes bernoises, le Wetterhorn, le Schreckhorn, l'Eiger, le Mönch, la Jungfrau, la Blümlisalp, le Doldenhorn, plus à l'ouest, le Wildhorn et, dans le lointain, le Mont-Blanc et la Dent du Midi. Sur le Doldenhorn, à la lunette, on voyait flotter un drapeau rouge planté quelques jours auparavant par M. Roth, rédacteur du *Bund* et intrépide touriste. Au-dessous de cette multitude de sommités, s'étendent les vallées de la Simmen, de Diemtigen, d'Engstligen et de la Kander ; de temps en temps, à travers les brouillards qui nous cachaient le fond de ces vallées, on voyait briller les eaux des rivières ou les maisons blanches des jolis villages de cette partie de l'Oberland.

Le moment était très-favorable ; le soleil, déjà près de l'horizon, où il allait disparaître, éclairait de rayons encore vifs toute la chaîne des Alpes, tandis que l'ombre descendait rapidement dans les vallées ; le blanc éclatant des neiges éternelles prenait une teinte rosée, sur laquelle se détachait la masse bleuâtre des glaciers.

Depuis une heure nous étions là, livrés chacun à nos propres sensations ; à peine avions-nous échangé une ou deux paroles ; le silence était bien en effet le seul langage qui pût exprimer tout ce qu'excitait en nous cet imposant tableau.

Je ne sais quel vague sentiment d'effroi se joignait en moi à celui de l'admiration. Au sommet d'une montagne, on se sent si petit, si chétif, si seul et en même temps si près de Dieu, qu'il n'est presque pas possible d'échapper à cette impression. Un moment elle s'empara de moi avec tant de force qu'instinctivement je fermai les yeux. C'est là surtout, sur ces hauteurs, loin de tout bruit terrestre, en face de ces sublimes tableaux, et comme perdu dans l'immensité, que mon âme se porte le plus vivement à Dieu et qu'elle conçoit le mieux l'idée de sa toute puissance et de sa toute bonté.

J'étais absorbé dans ces pensées lorsque la voix de mes amis vint m'en arracher. Je ne m'étais aperçu ni des brouillards qui, montant toujours, allaient nous atteindre, ni du froid, ni du vent, ni de l'approche de la nuit.